
Les

« Nouveaux Horizons »

de la Science et de la Pensée

L'HYPERCHIMIE — ROSA ALCHEMICA

Revue mensuelle d'avant-garde scientifique et philosophique

Organe de la Société Alchimique de France

Directeur : F. JOLLIVET CASTELOT

INTRODUCTION A LA MÉTHODE EXPÉRIMENTALE
POUR L'ÉTUDE DE LA GENÈSE DES CROYANCES

(suite).

Et comme le sentiment religieux qui suscite *la croyance* est le gardien de la loi d'ordre d'un milieu, d'un foyer géologique de vie particulier, sur lequel l'évolution d'une race humaine, originale et perfectible, peut accomplir (et effectue, en effet) rationnellement son développement, jusqu'à donner sa fécondité et à réaliser sa spiritualisation, et qu'en conséquence la croyance est empreinte de la caractéristique de la pensée dominante de ce milieu, de celle de la race des humains qui l'exprimera et de l'essence primordiale qu'il renferme, lesquelles imposent à tous les êtres, à leurs productions, comme aux aspirations humaines, des formes et nombres, un gabarit et une polarisation qui leur sont propres, ils'ensuit qu'il n'y a pas plus de croyance universelle au même objet que de sentiment religieux universellement manifesté.

Il n'y a pas partout des croyances ; bien des peuples et des coins de terre n'ont connu que les superstitions et le fétichisme. Quand il y a croyance, chez certains, ce n'est souvent qu'une superposition imposée.

Les croyances sont générées, le furent, de deux manières différentes : celles qui naquirent ou proviennent du sentiment religieux duquel nous avons étudié les bases, et celles qui sont promues, dans la sollicitation impérieuse du travail évolutionnel des roches cristallines qui forment le sol sur lequel elles vivent, par des races humaines inférieures ou peu favorisées par la latitude sous laquelle elles ne peuvent d'elles-mêmes accomplir qu'une évolution physico-psychique sensorielle.

En observant, sur les cartes géologiques de notre planète (qui sont mises dans le commerce, à la portée de tous, en Angleterre, en Allemagne et qu'on ne trouve pas en France), les points d'où ces croyances, de nature différente, surgissent, on constate que ces points sont relativement peu nombreux et que, si les foyers minéraux de vie qui facilitent l'émission du sentiment religieux et de la croyance ont entre eux des analogies de structure, de formation, et renferment des roches de même nature, de même qualité cristalline, les contrées génératrices des autres croyances ont entre elles des analogies non moins indéniables, de même que celles sur lesquelles fleurissent les superstitions et le fétichisme.

Il n'est pas utile de les décrire ici. Tout le monde, pour s'en convaincre, n'a qu'à consulter et à observer les cartes géologiques du monde. Cette étude personnelle sera plus fructueuse que toutes

les descriptions. Elle forcera le commerce français à se pourvoir des cartes, des atlas géologiques du monde ; elle fera comprendre quel rôle la géologie jouera désormais, forcément, dans la science humaine et sociale, dans l'évolution consciente de l'humanité, dans l'économie politique et sociale, éclairée par les lois de l'économie rationnelle de toutes les valeurs naturelles et humaines. Elle donnera au grand nombre qui s'y livrera la connaissance, donc l'amour de la Terre ; amour conscient qui nous manque, et sans lequel nous traiterons toujours notre mère en barbares, en conquérants, et non en fils respectueux, en économistes rationnels. Il est temps que nous ne marchions plus sur elle, que nous ne nous conduisions plus vis-à-vis d'elle comme des apaches, comme des voleurs pleins de convoitises, comme des dévastateurs inconscients, pressés et avides. L'heure est venue où les luttes des humains les uns contre les autres pour lui arracher ses trésors, et en perturber les forces, les sources productrices et évolutionnelles aussi bien que les produits, doivent cesser, et faire place à l'union consciente et solidaire des peuples pour les garantir dans leur économie particulière, dans leurs substances, non seulement afin que tous puissent en profiter, mais pour que les fraudes et falsifications, si funestes à l'économie humaine, ne puissent plus se perpétrer et que l'évolution normale des foyers de vie et des êtres ne soit plus troublée. On a dit, excitant les appétits et flattant l'ignorance : « La concurrence et la lutte sont les conditions de la lutte pour la vie. Seules elles assurent l'émulation, le progrès, et favorisent le com-

merce. Que parle-t-on de paix et d'harmonie ! Mais si elles se réalisaient, les humains tomberaient dans l'atonie et l'inaction, n'ayant plus l'aiguillon indispensable à l'ingéniosité, à l'activité ». Quelle misérable et pernicieuse erreur ! On n'a oublié, dans la vulgarisation de ce principe, que les nobles facultés de la nature humaine. Et cette omission fait que l'humanité se prive elle-même de ses moyens intrinsèques de progrès, de bonheur intime, de santé physique et morale. Il semble qu'on veuille qu'elle ignore que l'activité qui aura pour mobile la culture, le soin du développement rationnel et normal de tout ce qui vit, effectués dans l'accord et la solidarité, est la seule qui convienne à la dignité humaine ; en occupant, en fortifiant les nobles facultés de l'humanité, en leur donnant le but qui leur convient, tout en mettant le plus grand nombre à même de vivre une vie saine et de comprendre ses avantages individuels et collectifs, sur les points du globe les plus favorables à l'évolution humaine, n'aura-t-on pas au contraire mis enfin la merveille de la planète qu'est le couple humain, qu'est l'être humain conscient, à même d'exercer et de satisfaire les activités qui seules leur permettront d'être enfin les auxiliaires de la vie et du progrès et de cesser peu à peu d'être leurs jouets, leurs moyens douloureux, brisés, meurtris, dévoyés par leur propre vouloir-vivre ignorant, inconscient et concupiscent.

Nous avons un énorme travail à faire. Mais nous savons ce qu'il est. Il n'y a donc qu'à y penser sans cesse. à le vouloir, à aimer son labeur plus que

tout au monde... Il finira bien par s'imposer et par triompher de l'erreur homicide.

En attendant, et pour le moment, comme pour le sujet qui nous occupe, la consultation des cartes géologiques, relativement à l'étude de la genèse du sentiment religieux et de la croyance, préciserait et établirait *que leurs points d'émission dans le passé connu comme dans le présent sont toujours les mêmes.*

Lombroso dans *Hypnotisme et Spiritisme* cite *La Sociologie d'après l'Ethnographie* de Ch. Letourneau et *l'Histoire du Spiritisme* par de Vesmes, qui relatent les peuples chez lesquels la croyance aux esprits date des temps le plus reculés. Un sociologue positiviste italien, M. Cosentini, qui en veut aux croyances, surtout aux croyances spiritiques, dans un article « Le spiritisme au point de vue social » publié par la *Revue de sociologie*, en juin 1910, leur livre une bataille à fond de train. Il reprend la nomenclature de ces peuples, faite par de Vesmes, qui affirme que des Troglodytes aux Romains, des Juifs de Moïse aux Indiens de Brahma, des Scandinaves aux Hellènes, tous les hommes ont observé des phénomènes spiritiques identiques, non moins que les Peaux-Rouges, les Cafres, les Malais et les Esquimaux, et il pose comme conclusion que le spiritisme renaissant sur tous ces mêmes points est la question la plus importante de notre temps.

M. Cosentini fulmine ; il s'étonne de la recrudescence des croyances. « Il est certain que toute croyance est la conséquence immédiate d'une suggestion et que dès que cette suggestion s'affaiblit ou disparaît, disparaissent même la croyance et le phénomène qui en étaient l'objet », dit-il. « Mais il

ajoute cependant, devant l'évidence de la recrudescence de la croyance aux esprits sur les mêmes points que par le passé, « une croyance, si elle peut disparaître en telles ou telles circonstances de temps et de milieu, peut aussi reparaitre sous une forme nouvelle par des influences ataviques ».

A moins, ajouterons-nous, qu'elle n'ait été comprimée et refoulée par d'autres croyances imposées, ainsi que l'histoire le démontre pour l'Europe occidentale, chez laquelle l'envahissement du christianisme semblait avoir enseveli à jamais les croyances indigènes. Elles se réveillent après des siècles. Dès que la liberté eut sonné la délivrance à travers le monde, la nature — reprit ses droits, et immédiatement de tous les points du globe, qui jadis avaient manifesté une vie particulière, dont les habitants eurent des croyances propres, surgirent les mêmes préoccupations, les même sujets de foi, et peu à peu les raisons profondes du sol et de la race reprennent leur place.

Il devient facile de nous rendre compte que *les croyances* qui sont générées, ainsi que nous l'avons vu, de deux manières différentes, *ne sont pas des suggestions.*

Qu'elles naissent du sentiment religieux, dans les conditions précitées, ou qu'elles émanent de races humaines inférieures, dans la sollicitation impérieuse du travail évolutionnel des roches cristallines sur lesquelles elles vivent et qui développent leurs sens physico-psychiques, sous des latitudes déprimantes qui ne leur permettent pas de parvenir à un plus haut stade évolutionnel les croyances sont toujours basées sur des faits positifs, vus et constatés par les

vibrateurs humains les plus évolués, dans l'un et l'autre cas.

Dans le premier cas, la nature humaine développée dans sa psychie et ses sens spirituels sur des foyers évolutionnels complets, acquiert et perfectionne toutes les facultés, tous les pouvoirs psychiques spirituels et physico-psychiques des humains ; les plus évolués vibrent, sentent et pensent, ils voient et entendent psychiquement et sont l'objet de phénomènes absolument inconnus de ceux qui n'atteignent pas leur degré évolutionnel et chez lesquels ils ne peuvent se produire. Ils n'ont pas moins vu et entendu ; ils n'ont pas moins senti des phénomènes réels, véritables, positifs, qui sont la base de leur croyance ; ils la répandent et la défendent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils sont certains de sa véracité, qu'ils en ont vibré.

Dans le second cas, les individus sollicités dans leur vie physique et psychique sensorielle, acquièrent une acuité visuelle et auditive remarquable, qui permet aux sujets les plus évolués de voir facilement les phénomènes, dits spiritiques, qui forment la base non moins positive de leurs croyances.

Dans l'un et l'autre cas, la croyance naît spontanément chez les vibrateurs les plus évolués ; dans l'un et l'autre cas, au-delà du savoir, il reste le domaine de l'inconnu où se meut la croyance ; et dès qu'un phénomène psychique ou physico-psychique inaccoutumé est senti par des vibrateurs transcendants, c'est un jalon posé dans l'inconnu qui, affirmé par eux, exprimé par ces initiateurs, se répand comme croyance chez les autres, par initiation et par contagion.

Cette contagion est d'autant plus rapide pour la croyance issue du sentiment religieux qu'elle satisfait et prolonge, dans le domaine de l'inconnu, la progression de la loi d'ordre particulière dont les individus se sentent les gardiens et qu'elle lui assure le triomphe — qu'elle répond mieux au besoin de combler la distance qui les sépare de leur foyer inspirateur, pourvoyeur de leurs forces spirituelles correspondantes — qu'elle leur donne une tranquillité relative sur leur destinée — qu'elle leur trace et leur facilite la route à suivre, en les mettant à l'abri du doute, en leur voilant leur ignorance, et qu'elle les enveloppe dans une confiance favorable à la quiétude morale, à une convergence de toutes les volontés vers un même but, à une orientation bien nette et définie des aspirations cardiaques de la généralité, tout en assurant l'emploi de toutes les activités, de toutes les exigences de l'être intime.

La contagion de la croyance est bien plus rapide encore dans le second cas. Car un grand nombre de sujets sont bientôt des vibrateurs physico-psychiques capables de voir par eux-mêmes les phénomènes observés et dénoncés par les initiateurs.

Et ce ne serait pas parce qu'allant sur les points du globe qu'ils habitent, nous ne les constaterions pas comme eux, ni parce que venus chez nous ils ne les verraient et ne les produiraient pas, que les phénomènes objets de leurs croyances n'existeraient pas et qu'ils ne sont pas courants dans la vie normale des indigènes qui y croient et les proclament réels.

Forcément « toute croyance spéciale semble,

lorsqu'elle se manifeste, une raideur et une obtusité ».

Cette consistance impérative est nécessaire à son heure.

Qui donc oserait affirmer que la croyance n'est pas une indication, un prodrome de vérité sentie ? Et n'est-ce pas parce qu'il la considère sous cet angle que le savant s'en approche et l'interroge sérieusement ? Est-ce que le devoir du philosophe n'est pas le même, à notre époque, où nous avons le plus grand intérêt à tout étudier impersonnellement et objectivement ?.. D'autre part, l'humanité ne serait-elle pas la proie de la curiosité sans la croyance, nécessaire encore au moins à ceux qui ne sont ni des philosophes ni des savants ? Sans elle, nous dilantant sans limites, la curiosité ne nous volatiliserait-elle pas en nous décentralisant ? La croyance pour ceux qui ne sont pas encore capables de s'éclairer par leur raison (et ceux-ci sont rares) ne représente-t-elle pas la cohésion qui fait d'eux des centres de vie, des individus particuliers ?

Et n'est-ce pas, chez les peuples où, du sentiment religieux développé et de la croyance qui en émanait, naquirent ce qu'on appela les grandes religions révélées, qu'à partir du moment où le sentiment religieux de tous fut relié par la même croyance et le même culte, dans une religion constituée et adoptée, qu'on peut observer le travail de concentration, d'orientation, de polarisation vers un but unique, vers un idéal commun, qui les conduisit à ce qu'on appelle les grandes civilisations. Elles dotèrent l'humanité des acquisitions les plus importantes du savoir, consignèrent chacune la

conquête de quelques-uns de ses pouvoirs, donnèrent intellectuellement, artistiquement et psychiquement les fleurs et les fruits de la noble nature humaine, rationnellement épanouie selon leurs races et leurs milieux. L'unité de base évolutionnelle, un point commun de concentration développant sa ligne ascendante vers un but, vers un idéal unique, furent la garantie de la puissance de leur ultime éclosion féconde, de leur rayonnement sur l'humanité, non moins que de leur apport original à l'acquis psychique général.

N'y a-t-il pas là de grandes leçons à puiser, à retenir, et dont il ne serait que temps de tirer profit ?

C'est toute la science du *salve* et du *coagula* des anciens que l'on a trop négligée, qu'aucune des sciences nouvelles ne remplacera, dont elle devrait être un adjuvant précieux, avec la connaissance du *tra* et du *sta*, desquels nous ne semblons pas même nous douter qu'il faille se préoccuper, à notre époque, dite de liberté, où il ne manque que la science d'être libre... Faute de les avoir fait entrer dans les sciences politiques et économiques, dans l'éducation, dans les leçons de morale, nous devenons les victimes du *tra* sans frein et du *salve* qui n'est pas contrebalancé par le *coagula* et qui n'a ni économie, ni retenue, ni limites... C'est la désagrégation rapide.

Car tout n'est pas à rejeter dans le passé qui considéra la vérité scientifiquement, sous un autre angle que celui qui nous occupe et qui a trouvé, dans le sens qu'il poursuivit, des lois sur la manifestation de l'homme dans la nature et de la nature

dans l'homme que nous ne retrouverons peut-être pas dans le sens où nous sommes engagés.

D'autre part : « Si le sentiment religieux et la croyance appartiennent à un âge psychologique antérieur à celui de la raison, il est clair qu'ils doivent disparaître chez l'homme ; mais s'ils sont un mode de la vie intérieure, ils peuvent et doivent durer autant que le besoin de sentir, à côté de celui de penser, à côté de celui d'aimer la perfection à laquelle il se sent lié comme à l'essence du monde. »

« L'adhésion inconsciente, l'intuition confuse, le pressentiment obscur qui décide de la foi première est donc capital dans le cœur des peuples. Toute l'histoire se meut entre la religion (le sentiment religieux et la croyance) qui est la philosophie géniale, instinctive et fondamentale d'une race et la philosophie, qui est la dernière religion, c'est-à-dire la vue claire des principes qui ont engendré tout le développement spirituel de cette race. C'est la même chose qui est, qui était et qui sera, mais cette chose montre avec plus ou moins de transparence et de profondeur la loi de sa vie et de ses métamorphoses. »

La croyance persiste à se manifester non seulement parce qu'au de'à de ce que l'homme sait, à chaque époque, il reste le domaine de l'inconnu qui est aussi celui de la croyance, ainsi que nous l'avons observé plus haut que sur certains sols l'Être humain est toujours porté à la religiosité : il y ressent plus vivement que sur d'autres l'aspir et l'expir cosmique que la nature cristalline des roches manifeste avec intensité et dont l'action à certains mois de l'année est encore plus

sensible, mais surtout parce que la foi, qu'il ne faut pas confondre avec la crédulité, et qui est un sentiment qui s'appuie sur une certitude personnelle basée sur des faits positifs, qu'un degré de sensibilité psychique et vibratoire supérieur a permis de constater, est l'apanage de ceux qui sont arrivés à ce degré d'évolution. Il y a et il y aura toujours, à toutes les époques, des individus arrivés à ce stade évolutionnel, fussent-ils des savants habitués aux méthodes scientifiques les plus rigoureuses ; ils n'en sont pas moins des humains, capables de posséder, vivant, l'état sensitif et vibrant qui les rend accessibles aux phénomènes métapsychiques.

Mais dans ce cas encore nous verrons que leur race et le sol ont une importance primordiale.

(A suivre)

LYDIE MARTIAL.

SYMBOLIQUE DES FIGURES CHIMÉRIQUES DU BLASON

On appelle « figures chimériques. dit l'héraldiste Palliot, celles qui n'existent pas dans la nature ou qui n'existent point telles que l'imagination les représente ». Elles appartiennent soit à la mythologie, soit aux religions chrétienne et juive. De cette sorte nous citerons les anges, chérubins et démons. Pour les figures mythologiques, elles sont de trois ordres : humaines, mi-humaines et mi-animales, animales.

Dans la première catégorie se rangent les dieux, déesses et demi-dieux, héros, etc.. Il est inutile de donner des explications sur eux, disons seulement que nous avons rencontré en art héraldique : Minerve, Neptune, Mercure, Thémis, Astrée, Hercule, Méduse ; la Fortune, la Renommée, la Victoire, Argus, Midas, etc. Il faut ajouter des Génies, des Faunes, des Tritons et des Aquilons.

Nous voyons ensuite des centaures, des harpies, des sirènes ; au caractère humain ils ajoutent celui de l'élément que fréquente l'animal dont est formée leur partie postérieure. Le centaure que nous voyons dans les armes d'Arot en Bretagne, de Fattet à Bâle, représente la terre. Au contraire la sirène, par exemple dans l'écu de La Sesquière, à Toulouse, figure l'eau.

Les harpies, qui, selon les bestiaires du Moyen-Age (*L'image du monde*, B. N. Ms. fr. 19.164) sont ainsi composées :

Autres i a c'ont de pucelles
Testes et corps dusqu'as mameles
Detrez poissons, eles d'oisials
Et lors chans molt doux et bials.

Les harpies que nous rencontrons chez les Lami de Toulouse, tout comme le sphinx des Savalette à Paris sont des représentations de l'air.

La licorne ou unicomne au corps de cheval avec une corne au milieu du front est un des animaux fantastiques les plus répandus. Elle était si commune que jusqu'à la fin du xvii^e siècle certains savants croyaient réellement à son existence. Sa force, son

courage, disait-on, la rendait redoutable aux chasseurs :

Ceste bete est de tel vigor
Qu'elle ne craint nul veneor.

Il n'y avait parait-il qu'un moyen de s'en emparer :

Si sont avec une demoiselle
Qu'ils savent bien qu'elle soit pucelle,
Puis la font soir et attendre
Au recet, pour la beste prendre.
Quand l'unicorne est revenue
Et à la pucelle veue
Dreit a el vient demaintenant
Si s'umilie en son devant
Et la demoiselle la prent (1).

La licorne étant l'ennemie des choses impures dénotait ceux qui menaient une vie régulière, fuyant les vices. Les Chabanes portent : *de gueules à une licorne d'argent* et les Gerunz (Saint-Gall) : *d'or à une licorne de gueules*.

Le pélican de la fable se représente déchirant son sein pour arroser et non pour nourrir de son sang ses petits morts qu'il ressuscite ainsi ;

Quant ces poucins laisse, et revient
Pour paistre, ausi com il convient
Les trueve mort, ci li est vis ;
Lors fiert son bech dedans son pis,
Tant que li sanc én raie sors
Dont li poucin reviennent lors (2).

(1) *Bestiaire divin*. B. N. Ms. Fr., 20.046.

(2) *L'image du monde*. B. N. Ms. Fr., 19.164.

Il symbolise l'amour du souverain pour son peuple, la tendresse des parents pour leurs enfants. C'est aussi l'emblème de la miséricorde, de la charité, de Jésus-Christ mourant sur la croix pour sauver le monde.

On connaît les vers de saint Thomas d'Aquin :

Pie Pelican, Jesu Domine
Me immundum menda tuo sanguine
Cujus una stella salvum facere
Totum quid ab omni mundum scelere.

Les Hertault de Beaufort, les Quirot de Poligny portent un pélican.

Le phénix, selon la légende vivait cinq siècles, au bout de cette période il construisait un bûcher, l'allumait en battant des ailes et s'y consumait : de sa cendre naissait un ver qui se transformait aussitôt en un autre phénix. C'est le symbole de l'immortalité, aussi en langage héraldique on appelle son bûcher immortalité et nous dirons que Brise-Lance en Normandie porte : *d'azur au phénix sur son immortalité d'or*.

La Salemandre est une beste
Qui de la col et de la teste
Et dou cors resamble lisarde
Si n'a peur que mis feu l'ardé
De feu ne rote nule chaleur (1).

Elle personnifiait la constance en adversité, l'amour, la vertu et le courage généreux. Aussi outre François I^{er} qui l'adopta comme corps de sa

(1) *Bestiaire divin, loco citato.*

devise *Nutrior et extinguo*, nous retrouvons dans les armes de Centino par exemple.

Le basilic passait pour le roi des serpents, sa tête était surmontée d'une sorte de couronne, son venin était si subtil qu'il suffisait à tuer les plus grands serpents ; son regard même était mortel. C'était l'emblème du calomniateur, aussi peu de familles se sont-elles souciées de l'adopter, citons pourtant les Van Vleteren en Flandre (1).

Le dragon qui participait à la fois de trois ou quatre espèces animales ayant le buste et les pattes de l'aigle, le corps du serpent, les ailes de la chauve-souris, avait aussi mauvaise réputation que le basilic. Pourtant chez les peuples du Nord il est le symbole de la vigilance, de la force et du courage, c'est ce sens que nous croyons qu'il faut attribuer au *dragon ailé de simple sur gueules* des O'Neylan. Mais pour les Juifs et plus tard pour les Chrétiens il personnifie l'esprit malin, le mal, l'hérésie !

Si le griffon mi-aigle, mi-lion signifie aussi parfois le Démon, il représente plus souvent le courage uni à la force et à la vitesse. Il a bien meilleure réputation que le dragon. Esterhazy porte : *d'azur à un griffon couronné, et soutenu d'une couronne ducal le tout d'or.*

Terminons ce petit bestiaire par l'amphiptère ou amphibesne. C'est un serpent ailé avec des serres d'aigle et ayant à la queue la tête d'un autre serpent, ce qui lui permet de jeter son venin de chaque

(1) Le basilic de l'histoire naturelle est un inoffensif lézard de la Guyane que Linné a ainsi nommé à cause du capuchon en forme de couronne qu'il porte sur la tête.

côté, ressemblant aux traîtres qui ont double visage. Il marchait à reculons et jouissait d'une curieuse propriété médicale : « il avance, dit Palliot, la deslissance des femmes qui sont en travail d'enfant quand elles marchent dessus ». Quoique symbole de traîtrise on voit parfois l'amphibène en armoiries : Du Bourg en Bresse : *d'azur à l'amphiptère d'or*, et Foulle en Normandie : *d'azur au sautoir engrelé d'azur, cantonné de quatre amphiptères d'or* (1).

BARON DU ROURE DE PAULIN.

(1) Cf. F. Cadet de Gassicourt et Baron du Roure de Paulin *L'Hermétisme dans l'Art héraldique*. Daragon, 1907, in-8°.

CAHIN-CAHA

Deux Farceurs. — Les charlatans de l'Occultisme et du Spiritisme sont légion. Tels des vers ou des punaises, ils pululent. Ils discréditent toute étude sérieuse des forces inconnues. Pour un Sarak qui vient d'être exécuté, dix surgissent, renaissent sous des noms variés. Contentons-nous, pour cette fois, de signaler deux farceurs, non dénués d'aplomb, dont les réclames cyniques encombrant les petites revues plus ou moins « mystérieuses », de même que dans les grands journaux s'étale la renommée de la « Mycolisine », la panacée du Doyen des charlatans médicaux.

Nous parlons de Kadir et du nommé Moorys's.

Kadir offre à des prix de rabais, qui sont encore des prix rudement forts, son ouvrage : *L'Inde Mystérieuse*. Ce monsieur est grand-prêtre hindou, naturellement, et se déclare ancien supérieur du couvent de Kanvellana (?). Le volume « précieux et rare » qu'il a élucubré est ainsi présenté :

« Gracieusement, nous venons vous offrir *L'Inde Mystérieuse*, ce fameux livre de Kadir, ce Kadir dont tout le monde a entendu parler, Kadir dont la réputation s'étend dans les cinq mondes. Ce Kadir qui a fait plus, parmi les Hindous, que les Hindous les plus puissants eux-mêmes, vient nous dire dans son merveilleux ouvrage les secrets les plus profonds, cachés jusqu'à ce jour à tous les yeux et à tous les humains. Nous venons donc vous offrir l'ouvrage de cet ancien supérieur du couvent de Kanvellana (?) afin que vous puissiez vous rendre compte des choses extraordinaires qui se sont passées dans ce couvent, les répéter chaque fois qu'il vous plaira de le faire. »

L'annonce — boniment de foire boum, boum, boum, — estime à un million — rien que cela ! — la valeur morale du dit bouquin.

C'est joli. Il y a presque plus « roide ». Kadir a trouvé son maître en Moorys's.

Ce dernier vante ses produits dans une petite brochure de propagande qui pourrait bien le mener... loin. Il fabrique la *Poudre Sublime Magnétisée*, laquelle provient « du foyer des sacrifices, pendant les cérémonies expiatoires. Établies par Servius Tullius, ces pratiques religieuses, conservées par les fameux *Chevaliers du Temple*, eurent dans l'antiquité, etc..... »

La Poudre Sublime Magnétisée manifeste sa présence par un changement radical dans la situation de ceux qui savent s'en servir avec audace et autorité.

Trois pincées dans le feu chassent le Malin de la maison.

Trois pincées apportent la guigne noire.

Trois pincées ramènent la chance fugitive.

Grâce à elle, on pourra « en tout temps, faire le bien, répandre le bonheur, et même rendre le mal pour le mal et punir les méchants ».

La formule de cette Poudre se trouve dans une enveloppe cachetée, placée dans le *Livre de la Grande Chance*, qu'il faut nécessairement acheter — et 15 francs ! La recette fantastique de l'escroc Moorys's qui signe le *Sorcier des Roches Noires*, est bien payée, on le voit.

Ces réclames abracadabrantes ne mériteraient même point le sourire si les personnes qui s'occupent avec sincérité de l'Occultisme et qui ont fréquenté les milieux, en général

étranges, où se recrutent le plus souvent les adeptes, ne savaient combien de pauvres gens se laissent encore piper ! Le succès rencontré par tous les faux médiums, par les astrologues, les mages, les somnambules, les cartomanciennes, les voyantes, prouve d'ailleurs la crédulité du public actuel, lecteur candide de revues et d'ouvrages malsains où l'on se paie sa tête après lui avoir extorqué quelques pièces de cinq francs.

Il promet l'occultisme moderne, avec les Sarak, les Kadir, les Moorys's, auxquels, sans être prophète l'on peut prédire qu'ils termineront leurs exercices au tribunal correctionnel. Mais pour un de pris, que d'autres continuent en paix leur fructueux commerce... de poires !

Que ne peut-on balayer cette ordure ! Il est grand temps de faire le nettoyage.

Mais plus coupables encore sont les directeurs de périodiques hospitalisant de telles insanités malpropres contre argent comptant, insérant, faute de « copie », des histoires spiritiques américaines à peine dignes du Moyen-Age. Tout cela sous le patronage de l'Académie de médecine, d'avocats généraux et de savants dont on estimait le nom, de Richet, de Maxwell, Crookes.

Messieurs, vous vous fourvoyez. Faites machine en arrière ! Votre honneur est en jeu.

La limitation des Armements. — L'Angleterre avait proposé à l'Europe de réduire les armements.

C'eût été un premier pas, timide, vers le Désarmement. Ce projet rencontra peu d'enthousiasme. L'Allemagne s'y est formellement opposée. On ne s'en étonne point. La question était mal posée, et posée par un pays qui fut toujours perfide. Répétons-le : les Etats ne désarmeront que sous la pression des masses socialistes. Le Pacifisme international sera l'œuvre du Peuple, non de la Diplomatie.

Mais il convient de prendre garde. Dans tous les pays grossit un courant dangereux : les conservateurs travaillent à éduquer une jeune génération de brutes guerrières. En France, une presse, à la tête de laquelle se trouve bien entendu la feuille de Bunau-Varilla, passe son temps à piquer l'Allemagne. Le *Journal* a été contraint, à la suite d'une odieuse campagne calomniatrice organisée par le *Matin*, de changer l'iti-

néraire du circuit européen d'aviation. On a biffé Berlin. Ce chauvinisme est exécrable. Il amènera peut-être de terribles conséquences. Et soyons assurés que ce ne sont point les promoteurs de « la Revanche » qui iront à la guerre. Ils se contenteront d'y envoyer les autres, comme en 1870. Les hurleurs demeureront au coin de leur feu. Ensuite ils diront gravement : « J'étais au feu ». On vous connaît, patriotards et nationalistes. Vous ne craignez rien, fors le danger.

Quant à la ruine des villes, des villages, à la destruction des industries, ceux-là s'en moquent qui ont intérêt au jeu, dont les valeurs sont à l'abri. Et les jeunes hommes fauchés par la mitraille ? Eh bien leurs veuves se consolent dans les bras d'un autre. Napoléon — le Maître ! — n'a-t-il pas dit : Une nuit de Paris nous rendra tout cela !

Ah ! les misérables ! Le retour à la barbarie ne les émeut point ; ils n'en sont jamais sortis. De l'argent, de la jouissance. Voilà leur idéal. D'autres en ont un plus élevé, d'autres poursuivent un but plus noble : l'Union des Peuples. L'Humanité est gorgée de sang. Elle aspire, par les travailleurs, à s'émanciper des maîtres qui la tiennent en esclavage, courbée sous les idoles assassines : monarques et drapeaux.

JOLLIVET CASTELOT.

ŒUVRES MÉDICINALES ET CHYMIQUES

NOTICE PRÉLIMINAIRE

A chaque période de l'histoire scientifique comme de l'histoire littéraire, il semble que les auteurs, en outre de leur originalité propre, empruntent à l'ambiance de leur époque certains traits typiques qui donnent aux hommes d'un même temps comme un air de famille et une manière de penser caractéristiques de leur siècle.

Le Père Castaigne appartient à l'époque du bon roi Henri IV, du sceptique bénévole Montaigne, et de Jacques Amyot, le placide traducteur de Plutarque. C'est l'époque de la bonhomie et de la franchise; d'une franchise sans grossièreté et d'une bonhomie naïve sans être triviale; spirituelle, mais d'un esprit de bon aloi; époque brillante au parler simple et ingénu, avec sa langue jeune où fleurit facilement l'hyperbole et où s'épanche librement la verve enjouée du Béarnais.

A cette époque-là on aimait aussi le panache, et le R. P. Gabriel de Castaigne, aumônier du Roy et guérisseur des pauvres malades à ses heures de loisirs, tout imprégné qu'il fût de la charité et de la simplicité évangéliques, ne laisse pas cependant de faire sonner bien haut ses titres quand l'occasion s'en présente. C'est ainsi que nous apprenons de lui-même, au bas de son épître à Monseigneur de Vic, qu'il est, en même temps que le très humble serviteur du dit Seigneur, Docteur en Théologie, Conseiller et Aumosnier du Roy, et Evesque esleu par sa Majesté. L'*imprimatur* donné par le roi Louis XIII et qui se trouve au début du *Paradis Terrestre* l'appelle nostre amé et féal Conseiller et Aulmonier ordinaire, Frère Gabriel de Castaigne, Docteur en Sainte Théologie, Evesque esleu et cy devant Abbé général de Saint Rufs de Valence et Saint Tiers de Sau. Un autre passage nous apprend que le P. de Castaigne, de l'Ordre de Saint-François, Conventuel d'Avignon, fut nommé par Henri IV évêque de Saluces le 15 août 1600 en remplacement de Messire Antoine Pichot.

Il n'est donc pas le premier venu quoique, à vrai

dire, nous ne connaissions rien, ou bien peu de sa vie, à part les quelques rares renseignements éparpillés au cours de ses œuvres. Très célèbre en son temps, sans nul doute, pour quelques guérisons merveilleuses, ainsi qu'en font foi les attestations de malades reconnaissants (êtres rares dont l'espèce se perd de jour en jour), il se vit décerner des éloges emphatiques en ce style ampoulé cher à certains écrivains des xvi^e et xvii^e siècles ; tel ce sonnet d'un inconnu sur le *Paradis Terrestre*, et qui mérite d'être cité :

La Nature aux abois de son auctorité,
Rampan sous le dur ioug d'une sombre ignorance,
T'a docte suscité vers le Pole de France
Pour dissiper les loix de son obscurité.

Tant de rares secrets que tu as mérité
Succer de son doux lait dès ta première enfance
Nous font tous advouer qu'en cette connoissance
Plusieurs de ses faveurs tes vœux ont hérité.

Elle en eut de long-temps un autre venerable
Qui pourtant grand de soy n'est à toy rien semblable
N'ayant eu l'ombre atteint un point de vérité.

Mais le Ciel plus benin aux succez de ta gloire
Pour t'augmenter le prix d'une double victoire
Te voulut réserver à la posterité.

S'il est permis d'en juger par ses écrits, le Père de Castaigne, quoique docteur en sainte Théologie s'occupait beaucoup plus de médecine que de recherches théologiques ou de ses fonctions épiscopales. C'est un guérisseur, et il fait profession de l'être. Son avertissement au lecteur du *Grand Miracle de Nature métallique* est signé : *de Castagna, protomedicus*. En cet heureux temps il était permis

d'opérer et d'écrire en marge de la médecine sans risquer d'être poursuivi pour exercice illégal d'un art réservé aux seuls disciples d'Hippocrate munis d'un diplôme régulier. A la page 61 du *Paradis Terrestre* nous trouvons un brevet délivré par le roi à maistre Jacques Loüis, Prestre Curé de la paroisse de Colonges en Champagne, habile dans l'art de connaître les vertus des herbes médicinales et des minéraux et de les mettre en pratique; brevet l'autorisant à continuer ces œuvres tant dignes et vertueuses; qui mieux est, « avec inhibitions et deffences à toutes personnes de ne l'empescher, mais de lui assister et prester main forte ».

Seuls, les envieux, comme on disait en ce temps-là, pouvaient importuner le bon Père de leurs raileries ou de leurs critiques. Quelque disciple enthousiaste répondait vertement à ces Zoïles :

Non, non, poursuy tousjours mon Pere,
Les gens de bien s'en trouvent mieux,
Et comme un mets delicieux
Leur profite ce vitupere.
Tel blasme se change en honneur
Quand l'ignorance le suscite :
Si peu d'orage ne merite
Que ta constance en aye peur.

D'ailleurs, s'il fait de la médecine, ce n'est point par ambition, dans le vain but de faire retentir le monde du bruit de ses guérisons, ce n'est point par unique envie de faire la nique aux Messieurs de la Faculté. Mais il estime, et en cela il fait preuve tout au moins d'un zèle charitable, il estime, dis-je, que sa profession même l'y oblige, car Saint-Mathieu en son chapitre X commande aux ecclésiastiques

d'aller guérir tous languissants et malades : « Allez-
« vous en, mes bien aimez Disciples guarir toutes
« sortes de Maladies et langueurs, et la charité que
« vous leur ferez je la recevray estre faite à moy
« mesme » (1).

Et dans le même traité de l'*Or potable*, quelques pages plus haut (2), il va au devant des critiques et se défend d'agir comme il le fait par ambition ou par esprit de lucre : « Je ne prens point, dit-il, « le salaire ny les consultations des Messieurs de « telle faculté, moins me qualifie de leur estat et « vocation, et ne crains qu'on me puisse taxer « d'ambition ny d'avarice : en cecy donc je ne fais « tort à personne ».

Donc, le Père de Castaigne, appuyé sur les textes saints, fort de la reconnaissance tacite ou publique des malades qu'il avait guéris, le plus souvent en dépit des pronostics pessimistes de médecins en renom, allait, comme le bon Samaritain, exercer chez les pauvres gens comme chez les riches seigneurs du temps les œuvres de miséricorde. Il est probable que les médecins n'y trouvaient pas leur compte, mais le bon Père, tout illégal qu'il fût, avait la logique de son côté, car il était d'avis que ce n'est pas le diplôme qui crée le médecin, mais que les œuvres et non les paroles prouvent la science du véritable guérisseur : « Non, dit-il, ce n'est pas « le nom qui fait le médecin, mais bien c'est la « guérison quand on sçait la donner ; il ne se « trouve point *de Jure divino* qu'il faille estre Galé-

(1) *L'Or potable*, p. 66.

(2) *Ibid.*, p. 38.

« niste ni Hipocratique, mais bien se trouve que
« *Altissimus creavit Medicinam simpliciter, et non*
« *Medicinas secundum quid, voire pro omnibus nobis,*
« non point *pro Medicis tantum*, car il est écrit :
« *qui potest capere capiat*, voila adonques qu'un cha-
« cun **qui** sçait peut guérir toutes maladies et dou-
« leurs. *Ite ergo curate omnem languorem et omnem*
« *infirmi-tatem* » (1).

(à suivre.)

GEMMARIUS.

(1) *L'Or potable*, p. 68.

LIVRES

Jésus et la Tradition Evangélique, par A. Loisy ; Paris,
Em. Nourry, éd., 1910 ; 3 francs.

Ce n'est point une vie de Jésus qu'a voulu écrire l'auteur de ce substantiel petit livre. Une telle entreprise, déclare-t-il, est reconnue aujourd'hui, tout à fait impossible, par les critiques, en raison du défaut de matériaux certains. Néanmoins les Evangiles ne doivent pas être considérés comme les formes, peu cohérentes, d'un mythe analogue à ceux du paganisme. Jésus a existé, et il est possible de discerner les grandes lignes de son histoire. L'exégèse positive n'est nullement une chimère, nonobstant l'indécision des détails. Si la date de la mort de Jésus n'est pas certaine, si aucune des paroles du Christ n'a été recueillie de sa bouche et consignée par écrit, si l'on n'a point une idée nette de son rôle à tel moment de son existence, il ne s'ensuit nullement qu'on ne sache rien de son enseignement ni de son apparition sur le théâtre terrestre. Les traits généraux de sa physionomie et de sa carrière suffisent à une étude sérieuse et, en somme, satisfaisante.

Les Evangiles reposent sur une base réelle. D'après les con-

clusions de la plupart des critiques, en ce qui concerne l'origine des trois synoptiques, nous dit M. Loisy, il semble certain que pas un d'eux ne repose directement et complètement sur une tradition orale ; qu'aucun n'est l'expression immédiate de souvenirs gardés par les auditeurs de Jésus et les témoins de son existence. Ils ont derrière eux une tradition, mais ils ont exploité cette tradition à l'état de documents écrits. Quant au quatrième Evangile, celui de Jean, il est l'œuvre d'un théologien mystique, disciple des doctrines d'Alexandrie, et qui a donné une interprétation théologique, mystique, allégorique, de la tradition historico-légitime que représentent les trois premiers Evangiles.

L'œuvre, la prédication de Jésus, l'assurance prochaine du Royaume, surgissent de ces documents. Leur analyse attentive, fidèle et extrêmement sagace, a permis à M. Loisy de condenser en quelques chapitres essentiels la Carrière de Jésus, son enseignement, puis tout le travail complexe et progressif de la tradition évangélique devenue plus ou moins légendaire.

Les 288 pages de ce volume d'un format modeste, constituent la plus importante contribution que l'on connaisse à l'histoire du christianisme, effectuée selon la méthode critique rigoureuse. Nul ne pouvait réaliser cette tâche si difficile avec autant de compétence et d'indépendance de pensée que M. Alfred Loisy.

F. J. C.

A Propos d'Histoire des Religions, par A. Loisy ; Paris, Em. Nourry, éd., 1911 ; 3 francs.

Le présent ouvrage s'adresse à un plus grand nombre de lecteurs, car il forme un recueil de morceaux sur des généralités religieuses accessibles au public instruit. Il est à souhaiter qu'il se répande et que l'on prenne connaissance, entre autres, des deux études suivantes : *De la vulgarisation et de l'enseignement de l'histoire des religions* où M. Loisy traite magistralement de la neutralité religieuse dans l'enseignement d'Etat, de la conscience religieuse de l'enfant, d'un projet de manuel scolaire d'histoire des religions, dénué de sectarisme quel qu'il soit, rédigé pourtant selon la méthode historique

impartiale et sévère, et *le Mythe du Christ*, réfutation vigoureuse de la thèse mythique de M. A. Drews, résumé admirable des témoignages de saint Paul et de la tradition évangélique. La force, la concision, la netteté, avec lesquelles M. Loisy expose et développe ses idées, la connaissance qu'il possède des textes, l'aisance qu'il apporte à les manier, la rigueur de son exégèse, font de ce savant le principal historien religieux de l'époque. Nul n'a su, même Renan, ni Harnack, dominer à ce degré tout le sujet, en extraire l'essence sans négliger le moindre détail.

F. J. C.

Le Devoir Spiritualiste, par Sédir ; Paris Bibliothèque Beaudelot, 1911 ; 2 pages.

En ce guide initiatique du spiritualiste, c'est-à-dire de celui qui croit à la suprématie de l'Esprit, se trouvent condensés des conseils élevés, droits, simples autant que justes — quoiqu'un peu mystiques — appuyés sur la haute conception d'une religion christique pure et universelle, une, et dont les devoirs se ramènent à l'Amour, source et principe de la Vie du Cosmos.

Le but que se propose le spiritualiste, c'est la réalisation de la volonté divine — ou triomphe de l'Esprit — en lui-même, dans la collectivité, puis dans l'Universel par conséquence.

En Dieu seul est la liberté ; elle consiste en ceci : « plus de désirs personnels, ni pour des résultats terrestres, ni en vue d'un paradis ultérieur, ni pour paraître héros ou saint, ou dieu ; renoncer à soi et suivre l'Esprit ; ainsi n'étant plus rien, on peut tout par la puissance de l'Amour ».

F. J. C.

Rome et l'Eglise, par Gallus Cantaus ; Paris, Bibliothèque Beaudelot, 1910 ; 1 fr. 25.

Après avoir indiqué les erreurs et les abus du césarisme religieux, l'auteur s'attache avec sincérité à esquisser le programme d'un catholicisme universel, libéral, qui permettrait de grouper tous les croyants au Verbe de Dieu. Christianisme

large, opposé à l'orthodoxie orgueilleuse et étroitement traditionnelle, où seul dominerait l'Esprit fraternel de Jésus, contempteur supplicié des maîtres cruels de la Terre.

Le Problème du Mal, par René Schwaeblé; Librairie du Magnétisme, Paris, 5 frs.

M. R. Schwaeblé a le don de manier la plume; il sait présenter les textes, les rendre attrayants ou pittoresques. Il ne lui déplaît point de rechercher la note baudelairienne, de raffiner jusqu'à la perversité. Volontiers il met les nerfs à vif, se sert de l'éther, de la morphine pour envelopper de mirages le réalisme vulgaire des faits. Ainsi côtoie-t-il le Satanisme, mais avec plus d'ironie que de conviction. Me trompé-je en supposant qu'il se moque, dans son intime, des mages, des sorciers, des kabbalistes comme des spirites, et que sans en avoir l'air, il leur décoche de cruels traits ?

La partie de son volume que nous retiendrons seule ici, pour en louer la tendance, comprend l'alchimie exposée avec beaucoup de talent. Les alchimistes contemporains, les preuves de l'unité de la matière, l'évolution des corps, leur constitution moléculaire, des expériences curieuses pour la formation de l'or, un clair résumé du Grand-Œuvre, font tour à tour l'objet des meilleures pages de cet ouvrage rempli d'idées, d'aperçus originaux, de considérations singulières.

Les Droits du Travail. L'Homme ne veut plus du Salarial, par Ernest Lesigne; Paris, Marcel Rivière et C^{ie}, 1911; 3 francs.

Voici une bonne étude, consciencieuse, de lecture simple et facile, sur la Coopération, l'Associationnisme.

L'organisation coopérative, écrit justement l'auteur, « aboutit, non pas à la charité, mais au droit; non pas au salaire plus ou moins gonflé, mais à la disparition du salariat, et, en sa place, au gain complet; non pas à une règle plus ou moins généreuse, mais à un règlement que se feront eux-mêmes les travailleurs associés ».

Le Salarial, en effet, doit disparaître, car c'est la location de l'homme remplaçant l'esclavage et le servage. Le Salarial,

c'est la décadence de l'humanité, ainsi que le montre M. Lesigne en des pages nobles, fortement tracées.

Les salaires de famine : 1 franc par jour ! ne sont-ils point une honte pour la société capitaliste ?

Supprimons le salariat et remplaçons-le par la coopération permettant à chacun d'être le propriétaire de son travail, d'être *associé* dans l'œuvre industrielle commune.

L'on eût aimé que l'auteur, à propos de l'histoire de l'Association, rappelât Fourier qui en fut le véritable promoteur. Car ce génie a tracé la voie du Socialisme d'Hier, d'Aujourd'hui et surtout de Demain.

F. J. C.

Précis de Physiologie, par le D^r Encausse ; Librairie du Magnétisme, 1910 ; Paris.

Lettre au Prince Max de Saxe, par J. Enrique Lagarrigue ; Santiago du Chili, 1911.

Le Impressioni materne. Studio sperimentale, par Enrico Carreras ; Milano, Casa editrice, « Luce e Ombra », 1910. Lire I.

Société d'Etudes Psychiques de Genève. Rapports pour l'Exercice de 1910. Prix 0 fr. 50. Genève, 1911.

REVUES

La Revue Antimaçonique (mars 1911). — M. François Saint-Christo n'a rien de la douceur évangélique, comme son nom pieux tendrait à le faire croire. Il pousse la haine des juifs jusqu'à la sauvagerie : « Pendant des siècles, écrit-il, on s'est plaint, dans notre pays, de *l'insolentia Judeorum* ; pendant des siècles on a été contraint, pour calmer cette insolence, d'avoir recours au bannissement, et quelquefois au bûcher. La lettre d'Henri Bernstein aide à nous faire comprendre l'état d'âme des Français de ce temps-là... Et quand

sonnera l'heure des justes revanches nationales, il ne sera pas mauvais de reproduire, de répandre, pour qu'elle soit présente à tous les esprits, cette lettre de « juif immonde, à pendre entre deux chiens », comme aurait dit « Victor Hugo. » Ce jeune homme — car j'aime à penser qu'il en est encore à l'âge des enthousiasmes excessifs — a des passions de meurtrier et d'inquisiteur qui font trembler pour son avenir. Le temps n'est plus des *auto-da-fe* ; il semble, heureusement, douteux que les « Camelots du Roi » et les adeptes de « l'Action Française » parviennent, en dépit de leurs généreux efforts, à nous y ramener.

Dans la même revue, reproduction d'une partie d'un article de M. Antoine Baumann sur « Une nouvelle invasion asiatique : L'Occultisme. » Ce factum est hilarant. L'auteur — encore un jeune — s'imagine que les occultistes sont des gens « qui méditent des projets difficilement avouables. Le soupçon prend corps, quand on constate qu'il se publie en France, plus de vingt périodiques (!) relevant de l'occultisme, et qu'il existe à Paris, sept ou huit librairies (!!) spécialement consacrées à la même littérature..... Devons-nous supposer que, derrière les docteurs en hyperespace et en kabbale, se cachent des puissances d'argent aux visées suspectes ? (!!!)... J'incline vers l'hypothèse d'opulents protecteurs, ayant en vue toute autre chose que la diffusion d'une nouvelle métaphysique. Mais je n'ai nulle preuve en main. » (!!!! *admirable candeur*).

M. Baumann constate que les doctrines occultistes ont « un parfum asiatique très accentué ». Leur intention « pourrait être » mais l'auteur déclare « l'ignorer » (se fiche-t-il du public ?) de se rattacher « à la célèbre école d'Alexandrie qui ne fut pas sans influence sur l'éclosion de l'hérésie gnostique, et où le juif Philon travailla si bien à la déformation de la philosophie platonicienne ». Il oublie de mentionner Saint-Jean qui y travailla beaucoup mieux encore en inspirant les rédacteurs du quatrième Evangile qu'on lui attribue dans les milieux orthodoxes.

« La propagande occultiste, continue M. Baumann, c'est l'Asie qui veut sa revanche de Marathon ». Mais ça, voyons, est-ce que le christianisme, qui fut à ses débuts une simple hérésie juive, ne vient pas, lui aussi de l'Orient ? On ne sache

pas que Jérusalem soit une ville d'Occident, ni Nazareth. Et le catholicisme ne fit-il pas de larges emprunts à la mythologie de Mithra issue en ligne droite de l'Asie? M. Baumann l'ignore peut-être, car il ignore, semble-t-il, beaucoup de choses, à commencer par la méthode historique sérieuse.

Qu'il se rassure, néanmoins! L'Occultisme ne caresse point les terribles desseins qu'il lui prête (grâce à son imagination aussi riche que celle de l'abbé Emm. Barbier), de domination temporelle. Sa puissance n'est point si considérable pour lui permettre de tels rêves fantastiques et les juifs — toujours ces malheureux juifs — ne le soutiennent pas de leurs millions, ainsi que l'insinue M. Baumann.

L'Occultisme n'a rien d'une école, ni d'une vaste association mystérieuse. Il se subdivise en une multiplicité de groupes et de sous-groupes disparates, peu nombreux, qui le dissolvent. Ses vingt périodiques se partagent une clientèle médiocre. Les sept ou huit librairies spéciales éditent bien des bouquins trop hâtifs et assez peu intéressants en général, mais ne les vendent guère, et les auteurs en sont pour leurs frais, car ils ne revoient jamais la couleur de leur argent..... M. Baumann peut me faire confiance. J'ai parfaitement connu Guaita, St-Yves d'Alveydre, Papus, Barlet, Sédir, etc... et beaucoup fréquenté les divers milieux occultistes. J'ai professé à l'*École des Sciences Hermétiques* de Paris durant deux années. J'ai d'excellents amis qui sont hermétistes, martinistes, rose + croix, initiés au 90° degré, à moins que ce ne soit au 198°, que sais-je encore! Ils ne sont ni à la solde des juifs riches, ni à la merci des démons. Ils étudient simplement et propagent des doctrines variées, un syncrétisme plutôt, d'allure plus mystique que scientifique et en lesquels ils ont foi. Certes il se mêle une forte dose d'illusion et de superstition à la magie dont parfois ils se réclament. Mais l'illusion est partout, la superstition aussi. L'homme est un animal superstitieux. Certes les initiations, plus ou moins ronflantes, n'apprennent pas grand chose. Mais l'amour du mystère et des grades est commun aux 99 centièmes des hommes. Certes il se mélange des éléments impurs, des farceurs, des charlatans. Mais en quels milieux n'en rencontre-t-on point? Les « miracles » n'ont jamais une origine cristalline...

Dès lors l'Occultisme apparaît sous son vrai jour : une combinaison assez hétérogène de cénacles, de petites sociétés qui se donnent volontiers une allure secrète et sont constituées par des personnes, en général plutôt crédules, s'intéressant à l'étrange ou à l'archaïque : à l'astrologie, la magie, la mystique, l'alchimie, l'ésotérisme, etc..., et versant avec facilité dans l'extravagance parfois, car la vanité, le rêve les entraînent, le désir « d'épater », l'amour du merveilleux..., l'auto-suggestion, jointe à l'hétéro-suggestion de médiums facétieux qui, trop souvent, roulent des naïfs. Evidemment il y a aussi les roubleards, mais il n'y a pas qu'eux.

L'Occultisme ne forme point une Franc-Maçonnerie « supérieure » ainsi que voudraient bien le faire supposer de bruyants et peu sérieux Mages, dont la joyeuseté et la bonhomie sont proverbiales. Nul centre secret n'existe qui dirige l'humanité à son insu et inspire le mot d'ordre à la « Maçonnerie Universelle ». Rien que des groupes autonomes, se multipliant chaque jour, rivalisant en dépit des apparences, prônant des systèmes éphémères, fouillant le Passé, enquêtant sur l'Au Delà, spiritualistes convaincus, même excessifs. Trop de conviction illusoire, pas assez de critique et de science positive, trop de subdivisions, pas assez de cohérence et de méthode ! Tel, en vérité, peut-on considérer l'Occultisme réel d'aujourd'hui, simple agent de transition, vague et diffus, entre les croyances d'hier et les « certitudes » — espérons-le du moins — de demain. Né du malaise religieux, l'Occulte disparaîtra peu à peu avec les clartés réconfortantes du connu.

Ni les juifs, ni les jésuites n'ont rien à voir dans l'affaire. Et le « Péril Occultiste » reste à naître.

F. J. C.

Le Fraternaliste (4 Avenue Saint-Joseph, Faubourg de Valenciennes, Douai) poursuit son intéressante série : Psychosie, ou exposition des lois Universelles, étude des Affinités. A noter aussi : l'Arbitrage entre les Nations, par Paul Pillault; Eclectisme spiritualiste; Pensées du Cœur et Pensées de l'Esprit, par Jean Béziat.

Le Gérant : JOLLIVET-CASTELOT